

III

Accédez à l'instruction à grand prix d'argent : vous en retirerez beaucoup d'or. (Le Siracide, Jésus Ben Sira)

Discite non scholae sed vitae (Proverbe latin)

TdM

École.....	1
Dressage	1
Déficients.....	1
Décrochage	1
Le trou de la vie.....	2
Enseignement et distance.....	2
Lettre à une jeune professeure	3
Lettre à un vieux prof	6
Gymnases	10
Jeunesse et maternité	10
Logique d'universitaire	11
Proverbes latins	12
Recette	13
Quatre minutes.....	14
Comprendre	17
Pouture.....	17
Tu quoque filia mea.....	17
Riches	18
Enfance	18
Enseignants	20
Argent.....	20
Ignorance.....	20
Réveil mécanique	20
Spécialisation	23
Concordia.....	24
Menteur	24
Devoir	25
Distraction	25
Nuls	25
De Socrate	25
Hasard.....	26
Péchés.....	26

École

« L'enfant entre à six ans à l'école pour apprendre. » Je ne dirai pas où j'ai lu cette phrase : je suis un gentleman. Mais, je ne peux pas m'empêcher de penser que les enfants entrent à six ans à l'école parce qu'on les oblige.

Dressage

Valéry, sur les traces de Nietzsche disait : « *Il y a le dressage de l'esprit. Je ne vois pas d'autre philosophie* ». Les « petits » ont peur du dressage : ils craignent de perdre la couche de vide sur le vide de la conscience qu'ils appellent originalité. Ils savent, et en cela ils sont malins comme tous les petits, que leur génie — génial seulement sous le verre déformant de leur esprit — ne supporterait pas la rigueur et la monotonie des longs exercices quotidiens nécessaires pour apprendre à mettre un pied de l'esprit devant l'autre. Ils préfèrent identifier dressage à perroquetage.

Déficients

« *La communauté c'est tout le monde. Enseigner à des étudiants qui ont une déficience motrice, auditive, visuelle* » : titre d'un pamphlet distribué aux professeurs de l'Université du Québec à Montréal. Ils ont oublié les déficients qui sont le fondement et la raison d'être des universités : les déficients intellectuels. Est-ce un vrai oubli ? Un oubli comparable à celui dont parle Heidegger ? N'exagérons pas.

Décrochage

Je m'accroche au *décrochage*, comme d'autres s'accrochent à la bouteille, au Parti, ou aux machines à sous en espérant de lire un jour un article libérateur. Espoirs toujours déçus. Même les articles qui bien commencent se gâtent après quelques paragraphes en s'embourbant dans les lieux communs les plus élimés. Tous les bien-pensants considèrent le décrochage un symptôme d'un problème social : la violence spectaculaire, la dictature de la consommation, les familles déchirées, les jeux électroniques, la drogue, le manque de valeurs. Le manque de *leurs* valeurs ! Ils analysent les maux de la société si précieusement que leurs conclusions, toutes identiques, n'ont ni fond ni rives. Toutes. Toutes. Vraiment toutes identiques. Et pourtant, il ne faut pas beaucoup de force pour déchirer le voile — pour le voir, il faut, en revanche, de la fraîcheur d'esprit, ce que l'« instruction » tarit.

Notre société s'accroche à l'école comme dans les périodes les plus noires on se pendait à Dieu. Elle est devenue un réseau d'abbayes de perversions où des nonnes vibragogues se masturbent à longueur de journée et les moines se sodomisent en criant des gros mots en « isme ». Il faudrait un François d'Assise ne craignant pas la richesse du sexe, un Guy Débord moins cryptique, un Marx glabre, un Illich moins *easy going*... Il faudrait apprendre à ouvrir les portes, à regarder derrière les mots, à observer ce qui crève le cerveau. À imaginer. Il faudrait arrêter de crachouiller contre le vent des vérités flasques.

Envoyons aux gogs les clercs de l'instruction. Limitons l'école obligatoire à quatre ou cinq ans

Le trou de la vie

Une petite famille de souris (petite pour des souris). Ils sont cinq : le papa (un papa bien normal), la maman (une maman vieux style, et donc plus préoccupée que le papa pour ses enfants), le fils aîné (un fils bien normal), la fille cadette (une fille bien normale, et donc un peu plus sensible que le frère), papi, mamie et un bébé. Une famille qui a une vie bien normale, qui s'aime normalement : la famille telle que perçue par de petits enfants. En effet, je dois dire qu'elle n'est pas tout à fait normale, car elle est une famille qui vit dans un livre... « Quoi de plus normal que cela ? diriez-vous. La famille normale existe pratiquement seulement dans les livres pour enfants ! » Laissez-moi finir. C'est le livre qui n'est pas normal et donc une famille qui vit dans un livre non normal ne peut pas être normale. Le livre n'est pas normal, car il a un trou : « *autrement dit deux trous quand il est ouvert, ce qui fait entre eux un fameux courant d'air* ». Ben... ouais... un livre avec un trou n'est peut-être pas normal, mais il n'est pas particulièrement spécial non plus. Et si je vous disais que ce trou permet à la famille de sortir du livre et d'entrer dans la réalité ? Si vous êtes difficiles (ou emmerdeurs) vous me direz maintenant qu'il n'y a rien là, que même sans parler de ce dépravé de Woody Allen qui a fait sortir un personnage d'un de ses films, toute la littérature est pleine de va-et-vient entre la réalité et les livres. Oui, mais ce n'est jamais aussi explicite que dans ce livre où on voit les souris entrer et sortir du livre. On les voit vraiment. On les voit vraiment, car le livre est un livre avec des images. Et si vraiment vous voulez que je vous gâche la surprise, je peux vous dire qu'il y a plus que cela. À un certain moment, par exemple, un chat gros et méchant entre dans le livre en passant par le trou de la page 56. Que faire ? Fuir ? Mais où ? on est dans un livre et il n'y a pas de cachettes ! Papi a une idée géniale ! Il décide qu'il faut effacer ce méchant¹ chat et pas au sens figuré, mais dans le vrai sens : avec des gommes à effacer — on est dans un livre oui ou non ?

Il y a d'autres surprises encore. Mais pas dans la fin. La fin est une fin normale comme dans toutes les fables : tous s'aiment et vivent heureux. Même le chat vit heureux avec le chien que papi a dessiné pour le chasser. Ce livre, vous devriez l'acheter pour vos enfants ou les enfants de vos amis ou les enfants des enfants de vos amis, mais n'oubliez pas d'inclure parmi les enfants les intellectuels de tout âge qui ont des difficultés à sortir des livres. Pratiquement tous vos amis intellectuels, n'est-ce pas ? (Héron Domitille et Jean-Olivier, *Le livre qui avait un trou*, Acte Sud, 2000.)

Enseignement et distance

« Je m'appelle S. et j'ai dix-sept ans. Ma sœur qui a étudié au Canada m'a parlé de vous. J'ai attrapé le virus de l'informatique, mais ma mère veut que j'étudie pharmacie. Moi je veux apprendre l'informatique sans le dire à mes parents. Pouvez-vous me donner des cours par Internet ? » J'ai reçu ce courriel de Harare avant hier. J'ai répondu que je ne pouvais pas et que je le conseillais de se faire aider par sa sœur. « Cherchez sur le Net. Il y a certainement des universités qui offrent des cours. » C'est dommage qu'il soit si mal

¹ Comme pour nous les Russes ou les Chinois ou les fascistes, pour les souris tous les chats sont méchants.

tombé, que je sois contre l'enseignement à distance. Je suis contre et j'ai tout un discours pour le justifier : « Je dois *sentir* les étudiants... leur transmettre un style... etc. ». Des conneries. Je suis un vieux con réactionnaire comme les profs que je critique parce qu'ils refusent les ordinateurs. N'ai-je pas appris à distance — bien avant Internet — sur les livres, tout ce que la société me demandait ? Ce que je n'ai pas appris sur les livres je l'ai appris sans que personne ne me l'enseigne : en marchant seul en montagne ; en pleurant sous cinquante kilos de fumier ; en regardant un sexe mouiller ; en souriant à un enfant que je ne connaissais pas ; en mangeant de la cervelle panée ; en mettant l'index dans un cul ; en m'ennuyant devant le spectacle grandiose des Alpes ; en serrant la main à un clochard... Une liste interminable, mais sans profs qui « me *sentent* ».

Chapeau donc au MIT qui met en ligne, gratuitement, ses cours. Sans doute bien des jeunes de pays oubliés apprendront la biologie théorique, la littérature ou l'informatique, sans que des profs « les *sentent* ».

Lettre à une jeune professeure

Chère Marie-José, je n'aime ni les cérémonies ni les fêtes et les soutenances de thèse me donnent le cafard. Tu sais, t'écouter parler de « la déconstruction de Molly par Godot », ce n'est pas très intéressant. Je t'ai trop observée, étudiée, et, peut-être, trop manipulée, pour pouvoir supporter la moindre de tes bavures et, surtout, pour accepter que tu te prennes au sérieux. Ton père m'a dit que j'étais vraiment insensible, que je faisais peser mon absurde vision du monde sur toutes mes amies et qu'il était injuste que je t'enlève le plaisir de voir « ton mentor » orgueilleux des exploits du disciple. Tu vois, ton père est toujours trop intelligent pour comprendre certaines choses.

Tu n'aimais pas, quand tu me demandais des conseils sur l'enseignement, que je te répondisse toujours à peu près ceci : « Je n'ai rien de spécial dire. Lis les journaux, les éditoriaux de Bissonnette ou les articles de Baillargeon. Ils sont bien bâtis, intelligents... ». Tu savais que je mentais comme un aubergiste italien, mais je ne connaissais pas encore ta force et je craignais de te déprimer. Maintenant que tu es à l'aube de ton entrée dans le petit cercle de l'enseignement universitaire, je n'ai plus d'excuses. Si mes paroles ont le pouvoir de te démotiver, c'est que tu n'es pas faite pour enseigner. C'est comme ça, on naît enseignant — on naît, dans le sens qu'on le devient dans les six ou sept premières années de sa vie — et on n'apprend pas à l'être. Sache alors, que si tu n'es pas enseignante, tu seras quand même en bonne compagnie : dans mon enseignement, par exemple, j'ai connu quelques centaines de professeurs, mais, parmi eux, il y eut au maximum trois ou quatre enseignants, les autres étant de braves gars, de braves femmes qui gagnaient honnêtement leur vie, ou des petits mecs pétant plus haut que leur cul, ou des mongoliens, ou tout simplement des profs. Trois ou quatre sur quatre cents, c'est déjà pas mal.

Voilà donc que ce vieux monsieur est prêt prêt à jeter quelques conseils dans une missive pour une jeune professeure ; le voilà content de troquer le temps d'une soutenance de thèse pour celui de l'écriture d'une épître.

Avant tout, chère amie, ne te laisse jamais salir par la « science de l'éducation ». Si une giclée de

pédagogie salit un jour ta jupe, rentre honteuse chez toi en rasant les murs et jette-la à la poubelle avant qu'un enfant ne la voie. Les mille et une pédagogies qui se partagent le marché sont le remède le plus sûr contre l'enseignement ; elles peuvent prêcher pour la participation ou la créativité ou le bourrage de crâne ou quoi que ce soit d'autre, mais elles restent dans une abstraite sécheresse pseudo-scientifique. Il faudrait que les pédagogues prennent plus au sérieux et donc littéralement, leur nom : l'esclave qui conduit les enfants à l'école. Ils devraient donc conduire les élèves jusqu'à la porte de l'école, mais ne jamais y entrer. Faire le pied de grue dans la rue ou barbouiller du papier dans les ministères, oui, mais surtout ne pas avoir accès aux écoles. *Vade retro paedagogo.*

Ne te réjouis pas trop d'avoir échappé à la Charybde de la pédagogie, car le monstre du respect et du droit, bien plus dangereux pour ta sensibilité, t'attend, sournois et hypocrite. Souriant et gentil, il se sert de ta bonté pour t'imposer l'imbécillité, et de ton sens de la justice pour tuer ta colère. Certains élèves, ceux qui ont plus d'affinité avec toi, auront le respect qui naît d'une profonde admiration ; les autres — très peu nombreux, car l'affinité même est créée par un enseignant — tu les aideras à s'effacer et à chercher ce qui leur manque dans des coins lointains où tu les rejoindras de temps à autre. Ne cède jamais devant les hypocrites qui parlent de démocratie ou d'égalité à l'école : l'école doit être un labyrinthe avec une porte toujours ouverte où l'on paie pour entrer ; un labyrinthe rempli de monstres — d'enseignants — qui jettent les incapables dans les jardins extérieurs, là où la démocratie devrait régner. Rappelle-toi qu'il n'y a jamais plus que deux ou trois élèves par classe qui méritent un enseignant — c'est d'ailleurs pour cela que d'enseignants, il y a si peu.

Prends ton enseignement au sérieux comme un enfant ses jeux, mais évite que tes élèves prennent l'apprentissage comme un jeu. Montre-leur que tout ce qu'on apprend légèrement, s'en va à la première brise. Que leur peine, leur fatigue, leur sueur soit proportionnelle à ton divertissement. L'enseignement n'est qu'un jeu pour adultes gourmands d'ironie.

N'aie pas d'enfants. Jamais tu ne pourras faire un juste partage entre l'éducation de tes enfants et celle des autres. Choisis. C'est tellement beau d'avoir à choisir ! Choisis sans peur, car, dans les deux cas, tu trouveras ton compte. Hésite. Hésite longtemps, car la vie des autres — certainement pas la tienne ! — en sera très marquée. Mais rappelle-toi qu'une nouvelle vie qui s'anime dans ton ventre sera l'adieu à l'école. Non, ne dis pas ce qui te vient si facilement à la bouche. Ce n'est pas parce que tu es une femme. Au fond, pourquoi ne pas imposer vasectomie et ligature aux enseignants ?

Ne freine jamais tes colères en classe, mais sois, par contre, patiente comme un bénédictin dans la préparation de tes cours. Les heures de solitude dans l'étude doivent te déposer à des milliers d'années de tout souci quotidien, à des millions de kilomètres de l'humain le plus proche, mais, pendant les heures de classe, reviens parmi les mortels : phagocyte tes meilleurs élèves et écrase les pires. Les médiocres, ignore-les, car même leur médiocrité mérite du respect. N'oublie jamais la ruse et sache que cancre et médiocres, dans le labyrinthe de l'éducation sont souvent des êtres exceptionnels dans le jardin extérieur. Ne te donne jamais complètement. Laisse aux cadres des ministères, aux acteurs sans génie, aux

psychanalystes verbeux ou aux mathématiciens carrés et sans racines, la corvée d'exprimer leur vécu. Donne seulement ce que tu n'aimes pas assez pour le garder pour toi. Donne le minimum, mais que ce minimum soit déjà trop. Cache dans les antres les plus noirs de ton âme tes pensées les plus claires. Elles s'envoleront au bon moment, sans que tu le saches, pour éclairer le chemin des pauvres enfants jamais battus.

Crains tous ceux qui parlent d'absence d'autorité parce qu'ils sont dangereusement dans le juste, mais dangereusement ils se frottent à l'esprit grégaire qui sommeille en chacun de nous. Il est vrai : l'autorité est absente, mais il ne faut quand même pas implorer n'importe quelle autorité. Surtout pas l'autorité des ministres et des fonctionnaires ; toi seule, tu as le droit à l'autorité bâtie sur l'exemple ! Dans ta classe, tu dois être une dictatrice, éclairée ou non, c'est sans importance ; ton regard doit suffire à faire voler en éclats toute tentative d'assemblée, tout conciliabule. La loi est dure, mais c'est ta loi.

Discrimine. Discrimine toujours, mais sans connotations morales. Si tu es mal prise, tu peux montrer à des cons que la discrimination ne doit pas être nécessairement négative. Mais souviens-toi qu'en Amérique du Nord, un con noir est moins con qu'un con blanc, tout comme une conne est moins conne qu'un con. C'est là la seule rectitude politique qui doit te suivre en attendant le soir où tous les cons seront pareillement gris. Dans tes cours, ne traite jamais de la même manière les mâles et les femelles. Que tous tes comportements aident les élèves à comprendre que chacune de tes actions et de tes pensées est tonifiée par ton sexe. Ne leur donne jamais l'impression que tu es un être neutre qui a devant lui des êtres asexués. Jette-toi dans le Saint-Laurent si tu t'aperçois que tu apportes de l'eau au moulin des machos roses ou des viragos vertes !

Sois actrice. L'enseignante est une actrice qui répète pendant des années la même pièce sans jamais s'ennuyer devant des spectateurs toujours nouveaux. Sois l'actrice d'un théâtre classique, sans effets faciles de m'as-tu-vu et, surtout, pas de *living theater* ou de mise en scène pour épater l'auditoire.

Qu'après trente ans, tes plaisanteries soient toujours aussi plates ou aussi tordantes. N'aie jamais besoin de te renouveler, jamais. Que ton jeu soit éternellement le même et si parfois, tu as l'impression de te répéter, dégonfle ta vanité et pense que pour ceux qui t'écoutent, c'est toujours nouveau.

Bannis les nuances. L'enseignant n'aime pas les nuances, apanages des esprits faibles qui voient la continuité là où de purs détails s'entrechoquent. Que ton regard perçant puisse toujours voir le vide qui sépare les pépites des détails. Que le monde que tu montres soit un ensemble de monades, parfaitement indépendantes. Quand tu poseras un détail dans la paume de tes élèves, laisse qu'il brûle légèrement leur peau, mais gifle-les s'ils émettent la moindre plainte.

Que tes élèves n'aient pas d'accoutumance à la beauté de ton corps ni de ton âme.

Fuis, pendant les trente prochaines années, toute discussion sur l'enseignement. Laisse-les dire, ils ont besoin de se vider de leur vide. Oui, dis-leur, oui- « Oui... oui... c'est ça... oui... oui ». Caresse-les dans le sens du poil avec ton mépris le plus profond. Le mépris que tu laisseras couler sur bureaucrates et collègues ne se déversera point sur les élèves. Bouche-toi les oreilles quand on parle d'états généraux sur

l'éducation, car l'éducation n'a besoin ni d'état ni de généraux et d'éducation non plus. Elle a besoin que de salles de musculation de l'esprit.

Sois surtout un exemple et vivante.

Fais flèche de tout bois. Tu sais, quelle que soit la discipline, un enseignant peut prendre tout élément de la vie quotidienne et le transformer en une arme mortelle pour la superficialité. Par exemple, en ce moment, je pourrais te parler de l'enseignement en partant de... en partant de... de la photo du magazine d'art qui me lorgne d'un coin du bureau. La photo d'une danseuse qui laisse entrevoir de petites culottes blanches. Prenons un grand petit détail : les trois millimètres carrés blancs qui mettent les fesses au foyer. Que puis-je en retirer ?

Si j'étais un professeur, empreint de sociologie, je ferais des analyses savantes sur l'influence des petites culottes dans l'organisation des échanges entre les sexes ; si j'étais de tendance psycho, je parlerais des mécanismes de reconnaissance des couples dans la triangularité des slips ; si j'étais un littéraire, je m'exciterais sur les culottes crottées de Nora ; si j'étais enseignant comme je le suis et le fus, j'inviterais deux ou trois élèves à voir d'un œil goguenard ce triangle de tissu brodé avec toute l'histoire de l'humanité. Je leur ferais sentir l'absurdité de ce bout d'étoffe sans fonction apparente sinon celle d'allumer une vaine convoitise ; je leur montrerais le ridicule de cette « connelière » toujours prête à se défaire. Je leur ferais suivre la lente descente le long des cuisses infinies... et puis je leur enseignerais le détachement ironique qui naît du désir... et puis je me laisserais tomber, épuisé sur ma chaise, pour reprendre, froid comme le vent du labrador, à leur démontrer le théorème de Pythagore appliqué au triangle blanc.

Ça fait à peu près deux heures que j'écris. Ta soutenance doit toucher à sa fin. Avant de te laisser, laisse-moi donc singer notre cher Adorno : seule et unique morale de l'enseignement : l'enseignant a toujours raison.

Je termine avec le plus grand compliment que je puisse te faire et qui, j'espère, sera le début de mes prochaines lettres : Chère collègue.

PS. : Devinette (trop facile ?) : peux-tu me dire qui a écrit le morceau qui suit et dont j'ai caché les quelques mots qui t'auraient permis de le reconnaître tout de suite ? « [...] C'est de mal récompenser un maître que de rester toujours son disciple Vous avez pour moi de la vénération, mais qu'arrivera-t-il si un jour votre vénération s'effondre ? Gardez-vous d'être écrasés par la chute d'une statue [...] Vous croyez en moi ? Mais qu'importe tous les croyants ! »

Lettre à un vieux prof

J'ai l'impression que le débat sur l'enseignement est trop plein d'affirmations péremptoires, de discours venant des tripes, de cris, d'insultes, etc. Toutes ces tripes et ces intelligences etc. étalées dans les médias me semblent indiquer qu'on est en train d'accorder trop d'importance à l'école et de la présenter dans une lumière excessivement contrastée. Mais, existe-t-il vraiment un problème de l'enseignement ? Moi,

toutes mes copines et copains, nous qui fréquentons quotidiennement l'école, nous en sommes assez contents : il y a, bien sûr, des choses qui ne vont pas, comme partout, mais de là à dramatiser la situation comme le font la majorité des intervenants dans le débat, il y a du chemin à faire. Il est donc assez aisé d'imaginer ma réaction à la lecture de la « Lettre à jeune professeure » parue dans votre avant dernier numéro. Avant tout, cette lettre derrière une façade favorable à l'enseignement, cache un grand mépris : j'ai l'impression que l'auteur prend l'enseignement comme un simple moyen pour tenir un discours politique. Et moi, je dois admettre que j'ai des difficultés avec la politique que je trouve sale et, bien sûr, salissante. J'aimerais donc, en partant de cette lettre, présenter quelques considérations naïves et personnelles.

L'auteur, dans sa tirade, montre comment certaines idées, lorsqu'elles sont mises en pratique, peuvent provoquer l'effet opposé à celui qui est escompté. Moi par exemple, après la lecture de l'article, je me sentais bien chanceuse de n'avoir jamais eu de professeurs comme ce monsieur, car je sais que je n'aurais eu aucune affinité avec un professeur si sûr de lui, avec quelqu'un qui se pose en maître et qui, avec la « force » de ses idées, de sa personnalité et de son exemple macho de la petite culotte, m'impose sa vision du monde. À dix-huit ans, même à seize et même avant, on en a déjà une et ce n'est pas parce qu'on ne la crie pas sur les toits qu'elle est moins valide. L'auteur ne semble pas être sorti de la vie dure des Inuits et il croit que la « force », nécessaire pour la survie dans le grand Nord, est l'élément le plus important pour la vie à Montréal. À Montréal, on n'a plus besoin de la « force », au sens où il l'entend : si on a besoin de quelque chose, c'est de la capacité de s'adapter, d'écouter et, éventuellement, de suggérer mais jamais de hurler. Peut-être s'agit-il seulement d'une différence de génération, mais cette exaltation, à mi-chemin entre le romantique et l'illuminé, me donne l'impression qu'il est un... vieux con, et comme tout vieux con, il est aveuglé par sa vision du monde et il est incapable de voir ce qui anime les jeunes.

Un des premiers éléments qui ressort de l'article, c'est le peu de considération qu'il a pour les étudiants car, pour lui, c'est comme s'ils étaient de la pâte à modeler, comme si tout pouvait leur être passé : il suffit que l'enseignant soit comme l'auteur de la lettre et que les étudiants ne soient pas trop médiocres, n'est-ce pas ? Mais qu'est-ce que la médiocrité pour ce monsieur ? C'est simple : ne pas avoir d'affinités avec des professeurs comme lui. Pour moi, la médiocrité a trop de connotations : il y a des étudiants avec des capacités d'apprentissage différentes et ce n'est surtout pas celui qui est le plus brillant et qui assimile plus vite qui apprend le plus. Le véritable apprentissage nécessite la lenteur de la vache et pas la vitesse de l'écureuil. Parler de médiocrité est donc assez dangereux car on favorise les petits futés qui assimilent sans comprendre et qui arborent ensuite un air de supériorité. L'erreur des professeurs est de croire que l'apprentissage est mesurable et d'ignorer que, si on veut vraiment le mesurer, il faudrait le faire à la fin. À la limite, si je voulais provoquer comme M. Arnaq je dirais qu'une vraie mesure peut être prise seulement après la mort de l'étudiant (au fond, qu'est-ce que le prix ou le châtiment de la vie éternelle sinon une indication de combien on a appris à l'école de la vie ?). Les pires services

l'enseignement sont, peut-être, donnés par ces professeurs qui confrontés à des personnes plus jeunes se posent en dieux et jangent et critiquent et jugent du haut d'un piédestal fondé sur leurs frustrations. Que pouvait-il nous seriner avec la médiocrité ? L'autorité, bien sûr ! Je ne sais pas si c'est à cause de mon origine chinoise ou du fait que je suis une femme, mais il y a déjà assez d'autorité la maison pour ne pas en avoir besoin à l'école. L'autorité à la maison est fondée sur l'exemple, elle est donc de la « bonne autorité », pour M. Arnaq, mais je crois qu'à dix-huit ans et même à treize, on a plus besoin d'amitié que d'autorité. Je parle souvent de cela avec mes copines québécoises et même quand elles n'ont pas un père autoritaire, même quand elles n'ont pas de père du tout, elles ne ressentent pas de manière particulière un besoin d'autorité. Je suis portée à croire que ces appels si retentissants à l'autorité ne sont qu'une marotte de machos. Il est intéressant de voir comment aux requêtes de conseils d'une étudiante, il lui répond seulement quand elle est professeure et surtout de voir comment, pour lui, les conseils sont des ordres. Je n'ai rien contre les ordres; comment le pourrais-je, vu l'amour que je porte à mon père, si autoritaire, mais je préfère que les « ordre s » soient donnés dans un style différent, un style plus « suggéré ». Et puis, et la chose me semble encore plus grave, les ordres donnés à sa collègue sont situés dans le monde des enseignants, un monde de héros, un monde qui contient, comme par hasard, de minuscules étudiants qui, ou bien ont des affinités avec leurs professeurs, ou bien n'ont d'autre choix que d'être médiocres. Ils doivent donc, selon les impératifs de cette nouvelle pédagogie, être « jetés dans les jardins extérieurs ». Mais, somme toute, peut-être donne-t-il des ordres parce qu'il s'agit d'une femme et jeune par-dessus le marché ? Je ne suis pas sûre qu'il aurait écrit la même lettre à un jeune professeur de son sexe, certainement il n'aurait pas employé l'image facile de la jupe salie par les giclées de la pédagogie ! Certes, ce sont toujours les femmes qui se font salir, et si elles sont jeunes, les vieux y trouvent un sacré plaisir ! Le même sacré plaisir qu'il semble y mettre à parler de petite culotte ! Pauvre vieux c....!

Ma vieille prof de maths, si effacé, si peu « génial », si médiocre si l'on veut et qui m'apprit tellement de choses, nous répétait souvent une phrase que je trouvais profonde et que j'aimais parce qu'elle me faisait sentir l'importance de mon travail d'apprentissage : « Discite non scholae sed vitae », Je l'aimais beaucoup jusqu'au jour où un gros chagrin m'enseigna qu'apprendre « pour la vie » était peut-être trop prétentieux et, certainement, trop naïf. J'ai ensuite pris une position radicalement opposée et choisi comme devise : « Apprenez sans but ». Je me disais que c'était seulement dans un apprentissage sans objectifs, guidé par le goût, le plaisir et le hasard qu'on apprenait effectivement pour la vie. Une discussion avec ma meilleure copine, bien plus « intellectuelle » que moi, me fit changer « ma » devise en « Apprenez pour l'école ». Le changement était assez hypocrite, car c'était bien parce qu'on apprenait pour l'école (c'est-à-dire qu'on apprenait à saisir les manies des professeurs, à devenir des machines à examens et à plagier au bon moment) qu'on aurait eu beaucoup de facilité à se comporter en gagnantes dans la vie. Je dirais plus : que c'est peut-être la seule façon de gagner dans un monde pourri par la politique. Ma copine déclamait comme on peut le faire à notre âge — on n'avait que seize ans—ou quand

on est des vieux cyniques : « dans la vie il faut apprendre à prendre ce qu'on veut sans faux sentiments de culpabilité catho. Les seuls liens sacrés sont ceux de l'amitié ! »

Mais un jour, ma « meilleure » copine, qui avait une autre vision des « liens sacrés de l'amitié » ou tout simplement une autre vision du sexe, coucha avec mon petit ami. Après quelques jours où j'étais trop hantée par l'idée du suicide pour faire quoi que ce soit, j'enlevai notre devise du mur de ma chambre et je collai à sa place douze énormes caractères rouges : N'APPRENEZ PAS.

Une autre amie me fit alors lentement plonger dans « La recherche du temps perdu » et, deux mois après, je crois que j'en sortis avec la capacité d'être plus nuancée dans mes jugements. Je me créai une nouvelle devise qui était une composition toujours changeante des quatre précédentes : en fonction de mon interlocuteur et de mon état d'âme, il y avait un peu plus de « pour la vie » ou un peu plus de « pour l'école » ou un peu plus de ...pas », de plus les devises se mélangeaient pour donner des millions de nuances toujours renouvelées. Oui, monsieur, il ne s'agit pas de « Bannir les nuances... apanage des esprits faibles » mais, peut-être de laisser circuler les détails pour leur permettre de se combiner et de disparaître sans bruit, sans cri. Non, monsieur, les esprits forts ne sont pas ceux que vous pensez, les esprits forts sont, peut-être, ceux qui savent s'adapter aux changements et qui n'ont besoin de rien de solide sur quoi s'appuyer : ni les pépites des détails, comme vous les appelez, ni de dogmes.

Si je réfléchis un peu par rapport à l'image du professeur idéal projetée par « La lettre à un jeune professeur », je m'aperçois que j'ai beaucoup plus appris des « mauvais » que des « bons ». Les « bons » me donnent toujours une impression de déjà vu; leur enseignement, je le trouve trop bien construit : l'étudiant n'a rien autre à faire qu'écouter, poser des questions, écouter les réponses et voir que tout se tient : quand il tente la critique, elle est trop facilement intégrée dans le discours du professeur. Quand on rentre à la maison, on a souvent l'impression d'avoir écouté des choses intéressantes, mais on est incapable de retrouver les fils conducteurs : on se sent dans une espèce brouillard agréable et apaisant, qui lentement devient trop épais pour avoir envie de faire quoi que ce soit. Les « mauvais » par contre, obligent l'étudiant à comprendre ce que le professeur n'a pas compris et quand on rentre à la maison on est souvent obligé de se jeter sur les manuels, de chercher des références, d'appeler copines pour trouver des solutions, de questionner les parents, etc.

Pourquoi l'école devrait-elle être différente des autres institutions ? Ne serait-il pas très dangereux d'avoir une école parfaite dans une société loin de l'être ? J'ai presque envie d'ajouter qu'il ne faut pas viser la perfection dans l'école, car la perfection est souvent synonyme d'efficacité et donc d'adaptation à ce qui nous entoure, qui n'est pas toujours un jardin si agréable C'est quand même étrange que l'idéal soit la capacité de s'adapter à quelque chose de mal fait.

Je pourrais ajouter une dernière considération qui, même si ce n'est pas de mon cru, me tracasse depuis qu'un ami de mon père en a parlé. Quand il avait commencé en disant qu'il fallait retourner aux classes non mixtes, j'avais trouvé cela assez loufoque; mais, après avoir entendu ses explications, je me suis dit qu'au fond il n'avait peut-être pas complètement tort. Ses considérations sont fondées sur le constat —

selon lui très évident — que pendant l'adolescence et la pré-adolescence les filles sont beaucoup plus mûres que les garçons. Par « mûres » il ne voulait pas dire les filles étaient plus intelligentes, plus travailleuses, plus ordonnées, etc., il voulait simplement dire que les gars arrivaient à voir le monde comme les filles, mais avec deux ou trois ans de retard. Il insistait sur le fait que les classes non mixtes permettraient aux filles d'avancer beaucoup plus vite et d'entrer à l'université au moins deux ans avant les gars. Il disait aussi que cela aurait eu l'effet agréable de mieux « érotiser » les rapports entre les deux sexes, car les adolescents auraient passé moins de temps devant la télé ou au téléphone pour pouvoir se voir, se toucher, être ensemble. Oui, si j'y pense bien, je crois qu'il n'a pas tort : j'ai toujours trouvé qu'en classe les garçons étaient trop bébés et que les profs nous infantilisaient pour s'adapter à leur niveau. Je serais bien curieuse de savoir ce qu'il en pense, notre prof macho, de ces idées.

J'aimerais terminer avec une citation de Montaigne qui me semble bien s'adapter à M. Arnaq : « Un homme qui enseigne peut devenir aisément opiniâtre, parce qu'il fait le métier d'un homme qui n'a jamais tort. » Or admettre qu'on a tort, parfois, est la clef du dialogue et sans dialogue pas d'apprentissage : Monsieur, vous devez sûrement aimer parler seul.

Gymnases

Un train à haute vitesse relie depuis des millénaires trois gymnases — Platon, Saint-Augustin et Luther — où se gonflent et nous gonflent ceux qui s'élisent élus.

Jeunesse et maternité

Un CEGEP quelconque d'une ville quelconque du Québec. Une trentaine d'élèves entre dix-sept et dix-neuf ans. Un type dans la cinquantaine, moi, qui donne le seul cours de politique dans le cadre du cours de philo *Éthique et politique*. Après deux heures de cours, je demande à brûle-pourpoint : « Y a-t-il des filles qui n'ont pas d'enfants ? » Elles me regardent étonnées, comme si je leur avais demandé si elles avaient étranglé leur meilleure amie. J'insiste : « Que celles qui ont au moins un enfant lèvent leur main ». Pas une seule main qui bouge, mais tous les yeux s'ouvrent un peu plus. Je ne me laisse pas désarmer : « C'est impossible ! Je ne crois pas qu'il n'y ait pas de mères parmi vous ! Qu'y a-t-il de gênant à admettre d'avoir des enfants ? »

Une brunette, décidément la moins gênée de la classe, celle qui est intervenue souvent pour s'opposer à l'utopie de l'*Empire* de Hardt et Negri :

« Mais, monsieur, nous sommes trop jeunes ! »

— Quel âge avez-vous ?

— Au maximum dix-neuf ans.

— Vous êtes vieilles !

— Vieilles ?

— Pas en absolu, bien sûr. Mais vous êtes vieilles... pour avoir des enfants. »

Tous les visages passent de l'étonnement à une expression mélangée de compassion et de peur.

« Ne craignez rien. Je ne suis pas fou.

— Maintenant on doit étudier et ensuite...

— Et ensuite?

— Et ensuite on travaillera.

— Et ensuite ?

— Et ensuite, on aura, sans doute, des enfants... Les femmes aussi ont droit aux études, à une carrière...

— C'est bien parce que les femmes veulent réussir dans le monde du travail, dans le monde en général, qu'il est préférable d'avoir des enfants très jeunes, pendant les études, comme ça... dans la trentaine, elles ont des enfants déjà grands, autonomes et...

— Mais quand on est jeune, on doit s'amuser, on aime jouer. »

On aime toujours jouer ou, au moins, on devrait. Ce n'était pas là la question. Ce n'était pas la défense de mes idées non plus. La question était que ces jeunes pouvaient toucher, avec leurs têtes, à la différence entre éthique et politique. Se demander pourquoi est-il si étrange de penser que des filles de dix-sept ans aient des enfants, aide à ouvrir les portes du politique que la majorité, surtout quand elle est écrasante, ferme à double tour. Faire noter qu'une majorité écrasante écrase les pensées pourrait aérer les couloirs moisissés de l'éthique.

— Et la démocratie, alors ?

Coda

Nous sommes six, tous d'idées plus ou moins ouvertes, assis à une table du *Berlin*. Je leur parle de ma discussion avec les étudiantes à propos de la maternité. Ils sont unanimes : c'est de la provoc. Impossible de les convaincre que provoquer la réflexion, ce n'est pas de la provocation. Ils m'expliquent que dans notre société, bla-bla... c'est bien là le problème. Une société où on fait le premier enfant après trente ans est une société malade, politiquement malade : c'est-à-dire sans débats autour de ce qui va de soi. Où, ce qui ne devrait pas aller de soi va de soi.

Logique d'universitaire

Dans un bulletin syndical de l'Université du Québec à Montréal, un certain Pierre Lebuis, professeur de son métier, oppose à la mauvaise vision de l'université — celle des cadres qui ajoutent aux missions traditionnelles la commercialisation — la mission vraie, bonne et juste : « *celle qui maintient que la mission fondamentale de l'université réside dans la production et la diffusion du savoir, mission fondée sur la liberté académique et l'autonomie universitaire et qui a pour corollaire la protection de la propriété intellectuelle des principaux responsables de cette mission, au premier chef les professeures et les professeurs (...).* » Je ne m'attarderai pas à critiquer le professeur Lebuis qui adopte les mêmes termes que les « commercialistes » et qui parle de production de savoir comme s'il parlait de production de savonnets. Je veux seulement m'arrêter sur un problème de logique dans la citation. Puisqu'un corollaire est une « proposition dérivant

immédiatement d'une autre » — et je suis sûr que monsieur P. Lebuis le sait — alors, selon lui, la liberté académique implique la protection de la propriété intellectuelle. Mais si on n'est pas dans une « logique commerciale », le lien entre liberté académique et propriété intellectuelle est loin d'être immédiat : le seul lien qu'on peut y voir est de cet ordre-ci : si je fais du fric avec la propriété intellectuelle je pourrai être libre de voyager, de m'acheter un chalet dans les Laurentides (ou un appartement à Paris, si je suis plus ambitieux). Un lien purement économique, comme la commercialisation. Les profs veulent l'argent pour eux et non pour l'institution. C'est bien. On peut tourner les mots comme on veut, mais si le corollaire est correct, la liberté académique implique enchaînement à l'économie — ce qui est paradoxal surtout pour ces profs dont les œuvres prêchent contre un monde dominé par l'économie. Notre brave prof n'a pas la force de penser que la liberté académique ne sera pas une simple liberté d'être au bureau quand on veut que lorsqu'on cessera de parler de propriété intellectuelle et on laissera aux cadres de l'institution (ceux qui ne sont pas libres) le soin de distribuer dans la société les retombées économiques du travail des profs — s'il y en a.

Proverbes latins

Les proverbes latins m'ont toujours fasciné par leur concision : c'est comme si le temps avait fait évaporer le liquide des mots inutiles pour ne conserver que l'essence métallique de l'expérience : l'âme de la société : la vérité. Même après que j'ai cessé de croire à la Vérité avec un « V » majuscule, ils continuent à me hanter avec leur affairément pour se créer une place entre *vérité* et *Vérité*.

Il était inscrit en bas d'un tableau, plutôt abstrait, peint par Père Marco : *Discite non scholae sed vitae* (apprenez pour la vie et non pour l'école). Quand on construisit la nouvelle aile du pensionnat, le tableau avait été déplacé à l'entrée du dortoir des vieux, ceux de quatorze ans. « Un dernier lavage de cerveau » comme disait Adriano, le mouton noir, passablement clavelé, du troupeau 1948-1949 dont je faisais partie ou « un distillé de sagesse pour nous fortifier » avant la sortie dans le monde où notre mère l'Église n'était pas assez honorée, comme disait le directeur. Plus proche du directeur que d'Adriano, je trouvais l'inscription latine lourde de vérité et légère d'espoir. Pour moi, elle était plus vraie que le lac de Côme qui cachait les cuisses des Alpes avec une papelardise indignant. Plus vraie que les montagnes, elles-mêmes. Elle était vraie comme Achille, comme Hector, comme César, comme Jane Mansfield. Je n'ai pas ajouté Jane Mansfield à la liste des héros de l'antiquité pour relever la cucuterie de l'enfant naïf que j'étais, mais parce qu'elle était ma compagne préférée de chambrée (elle était souvent la vedette de *Sorrisi e canzoni*, le magazine qui mettait à l'honneur des femmes en bikini et que le directeur laissait lire à moi seul. « Il finit toujours vite ses devoirs et il aime lire », avait dit le directeur à Adriano qui s'était insurgé contre ce privilège). Quand, beaucoup plus tard, j'ai su que c'était l'adaptation d'un constat malheureux de Sénèque : *Non vitae sed scholae discimus* (Nous apprenons pour l'école et non pour la vie), j'admirai encore plus Padre Marco qui avait su transformer ce pessimisme en une invitation à la vie. Quand, beaucoup plus tard encore, je commençai à douter de l'école, je trouvai que *Discite non vitae sed scholae*

(apprenez pour l'école non pour la vie) était un impératif bien plus intéressant : il permettait de s'en aller vers *Ne discite* (n'apprenez pas) qui me semblait être le seul moyen de ne pas devenir trop soumis. Et maintenant ? Maintenant, je sais qu'on n'apprend ni pour l'école ni pour la vie, qu'à l'école on apprend parce qu'on est obligé ou parce qu'on aime. Ce qui est du pareil au même, s'il est vrai qu'amour et obligation, dès la naissance, logent à la même enseigne.

Cet autre, je le vis quelques années plus tard : *Post coitum omne animal triste est* (après l'accouplement tout animal est triste). Il me soulagea, car je pris *coitum* au sens large ce qui me permit d'interpréter l'abattement, après avoir joué au billard anglais, non plus comme la conséquence d'une culpabilité catholique, mais comme une nécessité humaine. Quelques années plus tard, pris d'une rage féministe, je me dis que ce proverbe était une excuse macho pour s'endormir après l'amour et ne pas cajoler sa belle. Je devins d'abord affectueux et spirituel, comme un petit chiot et, ensuite, j'employai des techniques chinoises pour ne pas bénir trop vite des pieds, comme un petit macho. La rage passa, la sagesse vint et avec la sagesse le constat que l'animal triste était toujours le mâle (de n'importe quelle espèce) et que donc toute cette histoire de tristesse devait être liée à la maternité. Le temps passa, mais j'en restai là.

Recette

Tyran domestique Pour 0 personne Préparation 12 ans, cuisson 40 ans.

Ingrédients :

- Un homme âgé entre vingt-deux et vingt-quatre ans et la femme de vingt ans.
- Un petit village des Alpes ou de la vallée du Kerulen. Si vous trouvez les habitants des Alpes et de la Mongolie trop acides allez dans la vallée de Santo Tomás (Pérou) ou de l'Ourika (Maroc).
- Un milieu paysan qui commence à être lézardé par l'industrie et le tourisme.

Préparation :

1. Choisissez un homme et une femme intelligents et généreux, La femme plus ambitieuse que l'homme et l'homme plus fêtard que la femme.
2. Parez et bridez la femme.
3. Huilez le moule à gamins et faites tremper l'homme pendant quinze minutes.
4. Faites travailler durement la femme pendant huit mois,
5. Sortez l'enfant, badigeonnez-le et accrochez-le aux seins pendant six mois,
6. Protégez-le contre tous et toutes pendant trois ans.
7. Versez dans la petite tête amour et rigidité. Mélangez et pétrissez pendant deux ou trois ans.

8. Ramassez la pâte et distribuez-la sur toute la surface de l'esprit (veillez à qu'il n'y ait pas de zones découvertes).
9. Badigeonnez avec de l'ambition de jeunesse que vous aurez eu soin de baigner dans une sauce d'orgueil.
10. Faites fondre l'écriture dans son esprit avant de l'envoyer à l'école.
11. Habillez-le comme un petit homme pour qu'il ne se mélange pas trop avec les autres enfants.
12. Après l'avoir fouetté, frappez-le quotidiennement pour rendre la croûte bien ferme et imperméable.
13. Envoyez-le tous les matins à cinq heures à la messe (ou à l'équivalent, s'il existe) et faites-le viser la papauté.
14. Ne le badigeonnez plus après trois ans surtout si vous l'aimez avec une sexualité aiguisée.
15. Faites-le travailler durement en lui disant que ce n'est jamais assez. Saupoudrez-le de compliments indirects.
16. Faites réduire l'importance de l'argent.
17. Pochez un œuf de solitude. Faites une incision assez large dans la croûte. Décalottez-la. Retirez le maximum de grains de paisibilité, déposez l'œuf au centre de l'âme et refermez délicatement.
18. Débridez-le.
19. Déposez-le dans des assiettes de clous nappez de cyprine et poudrez avec du rouge à lèvres.
20. Pauvrez-le et servez de préférence saignant.

Quatre minutes

Courriel de Paris : « Je vous propose un jeu qui a un grand succès parmi mes amis. Il faut répondre en quatre minutes aux sujets du Bac en philo. Amusez-vous bien, I. »

BACCALAUREAT GENERAL SESSION 2003 Série L PHILOSOPHIE Durée de l'épreuve : quatre heures Le candidat traitera, au choix, l'un des trois sujets suivants.

1er sujet

Peut-on penser la liberté sans l'égalité ?

2ème sujet

Dans un monde où règne l'échange, est-il encore possible de donner ?

3ème sujet

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée

Il faut aller ici jusqu'au tréfonds des choses et s'interdire toute faiblesse sentimentale : vivre, c'est essentiellement dépouiller, blesser, violenter le faible et l'étranger, l'opprimer, lui imposer durement ses formes propres, l'assimiler ou tout au moins (c'est la solution la plus douce) l'exploiter. (...) Le corps à l'intérieur duquel les individus se traitent en égaux (c'est le cas de toute aristocratie saine) est lui-même obligé, s'il est vivant et non moribond, de

faire contre d'autres corps ce que les individus dont il est composé s'abstiennent de se faire entre eux. Il sera nécessairement volonté de puissance incarnée, il voudra croître et s'étendre, accaparer, conquérir la prépondérance, non pour je ne sais quelle raison morale ou immorale, mais parce qu'il vit, et que la vie, précisément, est volonté de puissance. Mais sur aucun point la conscience collective des Européens ne répugne plus à se laisser convaincre. La mode est de s'adonner à toutes sortes de rêveries, les unes parées de couleurs scientifiques, qui nous peignent l'état futur de la société, lorsqu'elle aura dépouillé tout caractère d'« exploitation ». Cela résonne à mes oreilles comme si l'on promettait d'inventer une forme de vie qui s'abstiendrait de toute fonction organique. L'« exploitation » n'est pas le fait d'une société corrompue, imparfaite ou primitive ; elle est inhérente à la nature même de la vie, c'est la fonction organique primordiale, une conséquence de la volonté de puissance proprement dite, qui est la volonté même de la vie.

Friedrich NIETZSCHE, Par-delà le Bien et le Mal, §259, 1886.

* * *

IKETNUK

Peut-on penser la liberté sans l'égalité ?

Question niaiseuse pour imbéciles qui se croient intelligents. La seule manière d'y répondre c'est de poser des questions un peu moins connes :

- « Peut-on penser le pain sans le fromage ? »
- « Peut-on manger le pain sans le fromage ? »
- « Peut-on penser l'amour sans le sexe ? »
- « Peut-on faire l'amour sans le sexe ? »
- « Peut-on penser la choucroute sans Kant ? »
- « Peut-on manger la choucroute sans Kant ? »
- « Peut-on penser le trottoir sans les pieds ? »
- « Peut-on faire le trottoir sans les pieds ? »

LOUIS

Dans un monde où règne l'échange, est-il encore possible de donner ?

Il n'y a pas de réponse qui s'applique dans toutes les situations. Une manière de trouver une réponse qui soit plus qu'une simple préférence dictée par notre histoire personnelle, c'est de diviser les gens en deux catégories comme l'a fait A. W. Fichtse dans *Worsken Kategorien WelstSchafte* :

1. *Grund Kategorie*, celle de ceux qui pensent qu'il est **plus facile de recevoir que de donner**. C'est la catégorie qui a dominé dans la culture occidentale jusqu'au années soixante, quand le plaisir enfantin de mettre tout à l'envers rendit majoritaire (au moins parmi les gens les plus scolarisés) la position opposée.
2. *Koketten Kategorie*, celle de ceux qui pensent qu'il est **plus facile de donner que recevoir**.

Pour les *Grund*s les cadeaux sont encore possibles. Il y a probablement même une corrélation positive entre la généralisation de l'échange et la possibilité de donner. Puisque donner est

difficile, celui qui donne n'est pas influencé par des changements sociaux chétifs comme ceux en cours, mais par sa volonté et ses désirs seuls. Désirs et volontés sur lesquels, c'est bien connu, la société n'a plus de prise dès que la personne sort de l'enfance.

Pour les *Kokettens* il est, en revanche, impossible, car la facilité du don manque de l'enracinement psychologique que seule la difficulté peut donner. Le don se dilue donc dans l'échange et le recevoir ferme toute ouverture au monde qui ne soit pas ouverture marchande.

HANNAH

3ème sujet (voir le début de la section pour l'énoncé)

Même les plus grands imbéciles savent qu'aux aphorismes de Nietzsche, quand ils sont hors contexte, on peut faire dire ce qu'on veut. N'ayant pas le contexte, et n'étant pas une grande imbécile, je refuse de « dégager » quoi que ce soit, surtout de dégager quelque chose de philosophique. Je ne refuse, par contre, pas de faire deux ou trois considérations politiques sur le choix de ce texte comme sujet du Bac.

Donc le ministère de la Jeunesse, de l'Éducation nationale et de la Recherche, le ministère responsable de la domestication de la population — ce que de moins nietzschéen puisse exister dans un gouvernement — a décrété de choisir un passage de Nietzsche qui, cité hors contexte, est un cri contre la domestication : « *Vivre : c'est essentiellement dépouiller, blesser, violenter le faible et l'étranger* ». Le président et ses acolytes sont-ils devenus fous ou sont-ils en train d'occuper la place traditionnellement réservée aux fascistes dans la nébuleuse des idées de la droite ?

Pourquoi l'ont-ils fait ?

Pour un travail propre, comme celui de Villepin en politique internationale ? ou veulent-ils voler Nietzsche aux intellectuels de gauche qui se le sont approprié pour se libérer de leur air de bonne sœur et qui l'ont souvent employé comme un simple laissez-passer pour saccager les penseurs de la droite ?

Il fallait le faire ! il fallait quand même ne pas craindre les contradictions et avoir des couilles grosses comme celles de Le Pen pour donner un tel texte à analyser en un moment où la sécurité est leur cheval de bataille ! Y a-t-il un Le Peniste infiltré dans le ministère ou est-ce Luc Ferry qui aspire à prendre la place du paysan-pêcheur du Morbihan ? Qu'on ne vienne pas me dire que les étudiants ont assez de maturité. Certes qu'ils l'ont ! mais la maturité, devant un texte isolé, puissant et crispé, peut porter n'importe où. Exactement comme l'immaturité.

Mais peut-être que les aspirants dompteurs alignés par Chirac sont plus malins que je ne le pense et qu'en présentant un passage de Nietzsche comme on présente une publicité de cigarette ou des jeeps pour des vrais hommes, ils veulent discréditer en même temps la gauche et la droite pour rester les seuls augustes du grand cirque de la culture

Comprendre

Un certain Daniel Bougnoux, professeur, dans une revue dont l'esprit n'est que dans le titre, écrit, à propos de Guy Debord : « *quel archaïsme d'appeler spectacle les nouvelles thaumaturgies de l'image et du son ! Cette confusion nous ramène aux années soixante, quand la télévision faisait encore naïvement du théâtre.* » Il n'a vraiment rien compris, le mec. Il n'a même pas compris le titre du livre : *La société du spectacle*. Il n'a pas compris que le « du » ne caractérise pas la société, mais il indique que c'est le spectacle qui possède la société. Il ne sait pas différencier un génitif subjectif d'un génitif objectif. Mais, on ne demande pas à un professeur de comprendre, il suffit qu'il enseigne.

Pouture

L'université est devenue un centre de pouture d'étudiants. Elle l'a sans doute toujours été. Ce qui est certain c'est que, actuellement, elle est dans les mains de profs qui auraient besoin d'un long rouissage de cerveau.

Tu quoque filia mea

Trop facile de se moquer des ignorants, de mépriser ceux qui ne savent pas — à moins que les ignorants ne se prennent pour des gens cultivés ! Quand je vois les journaux québécois faire gorge chaude des Américains, ça m'énervé terriblement. Comme hier : « Ah ! Ah ! 53 % des Américains ne savent pas que la terre tourne autour du soleil ! Ah ! Ah ! ». Je décidai d'en parler dans un cours pour montrer qu'on peut gratter n'importe quelle vérité et que si on respire trop de lieux communs on risque de devenir asthmatiques. Je commençai par dire que savoir que la terre tourne autour du soleil est un savoir abstrait qui n'a aucun impact sur la vie quotidienne sinon sur celle, abstraite, de ceux qui se croient savants ; que le soleil continue à se lever et se coucher même si les physiciens disent que c'est l'effet de la terre qui tourne autour d'elle² ; que nos sens ne nous trahissent pas. J'enchaînai en disant que les trois chutes de l'homme qui se sont bien installées dans le cerveau de tous les gens « cultivés », sont devenues des empêcheuses de penser à fond : Copernic et Darwin ont peut-être remplacé ceux qui se gonflaient avec des pompes à concepts, mais les effets de leurs idées sont loin de ce qu'on dit. Et Freud, le troisième diable, n'a surtout pas enlevé la puissance à la raison !

Non, ça ne passe pas. Ne pas savoir que la terre tourne autour du soleil est pour eux le signe d'une ignorance inacceptable, inconcevable surtout pour le peuple qui domine la terre. C'est elle la cause de leur arrogance et des mauvaises décisions de leurs gouvernants ! Ça ne passe pas, vraiment pas. Probablement ai-je trop vécu parmi des gens intelligents et savants qu'ignoraient tout de la physique pour pouvoir communiquer avec des créatures bercées dans les théories depuis leur plus tendre enfance... Pour bander mes blessures, je vais prendre une bière avec ma fille et ses amis en espérant... Rien à faire. Eux aussi se

2 J'aurais pu leur parler de la relativité Galiléenne. Je ne l'ai pas fait : ça aurait mené de l'eau au moulin de l'abstraction.

moquent et ils me parlent du manque de curiosité, de la pauvreté de l'école... Elle aussi, elle aussi lève la dague des recettes de la pensée : « Tu quoque ! ».

Riches

Un débat qui fait rage aux États-Unis : est-il correct de favoriser les enfants d'anciens élèves lors de l'admission dans un collège ou une université privée ? Les « démocrates » pensent que non ; qu'il s'agit d'une *affirmative action* perverse. Une *affirmative action* devrait être justifiée en termes sociaux (favoriser les femmes, les noirs, les handicapés, les animaux, etc.), mais ce droit d'accès à l'instruction hérité a exactement l'effet opposé : il favorise ceux qui sont favorisés. Pas tout à fait : il favorise ceux qui *étaient* favorisés (qui probablement continuent de l'être). L'*affirmative action* agit surtout contre les nouveaux riches, ceux qui, dans l'enthousiasme de la nouvelle richesse, n'ont pas la pudeur de couvrir les parties honteuses avec des discours idéologiques et culturels comme les riches de plus vieille date le font. Ce manque de pudeur suffit pour faire préférer les vieux et donc l'héritage du droit d'accès à l'école.

Et si on loue l'argent

Qui doit payer loyer de l'argent ?

Celui qui a l'argent le jour du terme

Ou le type qui ne l'a pas

(The Cantos)

Si les bureaux d'admission n'appliquent pas cette discrimination positive, les anciens élèves ne financent plus les institutions et donc les coûts des études doivent augmenter, favorisant ainsi encore plus les riches, disent les défenseurs de ce privilège. Dans nos sociétés où le pouvoir de l'argent est le seul vrai pouvoir, il n'y a pas de solution correcte, mais le fait de laisser survivre certaines habitudes « antiéconomiques » et « irrationnelles » est une ouverture sur l'espoir.

Avant que la gauche américaine fasse une croisade pour les nouveaux riches, on aimerait leur dire qu'un riche n'a pas besoin d'être défendu : il peut toujours verser quelques millions de dollars à une université sélective et son gosse sera certainement accepté (les pots divins donnent l'omnipotence).

Enfance

Qui n'a pas eu envie de donner des coups de pieds au cul à ces marmots qui, descendus de l'autobus scolaire qui clignote comme un arbre de Noël, traversent la rue avec un pas de vieux valétudinaires et le sourire rempli de soi des petits machos de St.-Léonard ou des journalistes de Radio Canada ? Tous, sauf ceux qu'une conscience hypertrophiée des risques a rendus léthargiques. Ce n'est pas leur faute. C'est vrai, mais les coups de pied au cul ne requièrent pas nécessairement une faute.

On ne veut pas que nos enfants courent des risques. Mais depuis quand les parents l'ont voulu ? Même Gengis Kahn ne faisait pas courir des risques inutiles à ses enfants — à ses troupes non plus. Je dis bien des risques inutiles. Mais,

inutiles par rapport à quoi ? Dans l'enfance est inutile tout ce qui ne participe pas à les solidifier, tout en laissant souple l'esprit.

Traverser la rue, dans une ville comme Montréal où les automobilistes sont loin d'être des sauvages, même en l'absence de bus clignotants et de vieilles de couleur orange avec leur palette d'arrêt toute puissante, n'est pas un risque ; surtout pas un risque inutile, car le danger associé au risque obligerait les enfants et les automobilistes à être plus attentifs et prêts à réagir de manière intelligente et en même temps automatique à des événements imprévus. Que cette manière de réagir ne s'improvise pas, mais qu'elle est construite lentement dans l'enfance ne nécessite pas de justification à moins qu'on ne fasse partie de ceux, toujours plus nombreux, qui pensent que ce n'est que biologique.

Cette histoire de bus scolaire et de rue à traverser serait sans intérêt si elle n'était pas l'un des nombreux signes d'une société dominée par la peur de l'inconnu et surtout des inconnus. À ce propos une anecdote qui montrer non seulement les effets pervers de cette peur des inconnus, mais aussi l'impact sur la lucidité de personnes qui furent déjà lucides. Lors de mon premier voyage à Montréal je fus hôte d'un universitaire qui habitait dans un édifice d'une vingtaine d'étages devant le parc Lafontaine. Cet homme, Patrice de son prénom, vivait seul et aimait beaucoup les enfants. On peut vivre seul sans une compagne ou un copain et aimer les enfants, je serais même porté à dire que plus on est seuls et plus... Un soir Patrice me dit qu'il eût aimé connaître un couple avec des enfants pour pouvoir les garder, une fois par semaine, par exemple. Dans l'édifice il n'y avait pratiquement que des vieux et donc...

« J'ai vu que dans la buanderie il y a des affiches. Vous pourriez en mettre une. Parmi ces vieux il y aura certainement quelqu'un qui a des parents...

- Impossible. On penserait que je suis pédophile.
- Un pédophile ne serait pas si bête de mettre des annonces.
- Un prof d'université de quarante ans qui veut faire du baby-sitting... c'est inconcevable. Les parents croiraient que derrière ma profession bien, mon visage bien, mes idées assez bien, il y a quelque perversion innommable. »

Ce qui m'étonnait, mais qui maintenant ne m'étonne plus, c'est que même quelqu'un comme Patrice ne croyait plus qu'il était possible de retourner à une vie « normale » où l'on n'a pas nécessairement peur des inconnus, surtout dans une société où l'autre est tellement important. Mais l'autre, quand il a le statut d'autre n'est plus un inconnu. C'est un autre avec sa culture, sa couleur de peau, son sexe... on l'a mis dans une boîte, on l'a domestiqué. Ce qui est vraiment dangereux c'est l'inconnu qui n'est pas autre, mais qui est comme nous. Si parfois j'ai une envie folle de... pourquoi mon semblable, mon frère ne pourrait pas avoir une envie folle de...

Un des effets de ces peurs pour les enfants, c'est que leur mobilité est énormément réduite. Et la mobilité pour les enfants est comme la pensée pour les philosophes, le lit pour les amoureux ou les rochers pour les chamois. En Angleterre, par exemple, la *First National Travel Survey* a démontré que de 1985 à 1993 il y a eu « une chute de 20 % de la distance parcourue à pied par les enfants et de 27 % de la distance parcourue à vélo », ce qui est énorme et ne doit certainement pas être imputé à la méchante télé, mais à la méchante frousse des parents. Les effets de cela ? Des petits qui se contemplant dans les miroirs des gyms comme les mecs creux dans la cinquantaine qui veulent perdre la panse retrouvée ou s'empiffrent de bonbons devant l'ordinateur.

De l'enfance à l'université le pas est court. Sept ou huit ans ? Mais dans ces années-là, il y a des choses qui se passent, au moins du point de vue de l'autonomie. Prenons les États-Unis à titre d'exemple. Il y a toujours plus d'étudiants qui se présentent sur le campus pour les entrevues d'acceptation accompagnés de leurs parents qui répondent souvent aux questions des fonctionnaires de l'université et ces parents sont les étudiants qui, vingt ans auparavant, luttèrent pour se libérer de toutes les tutelles dans les universités. Une fois que ces « petits » sont acceptés, ça continue : « (...) ils sont encore sous la supervision d'un parent. Non pas le parent biologique, mais l'université dans son nouveau rôle in *loco parenti*. »

Et puisque celles qui fréquentent l'université auront des enfants à l'âge où elles auraient pu être grand-mères, elles ne pourront pas avoir l'aide de leurs enfants pour se libérer de leurs parents.

Enseignants

Cette histoire de l'école obligatoire jusqu'à seize ans me fait chier. Et pas tellement parce que ce sont les petits ignorants qui la défendent, mais parce que les petits ignorants croient être de grands cultivés et risquent de gagner. Ils sont tellement sûrs d'être sur la bonne *voie* que quand leurs petits ne réussissent pas à l'école ils ne comprennent plus rien et alors, comme il se doit, toute la famille va chez le psy.

« Comment les **psys** peuvent aider nos **enfants** », titre *Le Nouvel Obs*. À noter la finesse du lettrage : ils n'ont pas mis en gros caractères *les* et *peuvent* ! Ils sont géniaux. Ce n'est plus pour des problèmes de pipi ou de caca que les parents vont voir les psys, c'est pour la réussite scolaire, qu'ils nous disent. Ce que les pamplemousses du *Nouvel Obs*, ne disent pas c'est que c'est pour la réussite scolaire de **leurs** **mêmes** et pour **leur** propre **caca** qu'ils y vont. Ils terminent le dossier avec cinq **bons** conseils.

Le premier est si **mauvais**, qu'il doit être bon pour des **bons** parents : « *Ne rien faire sans avoir vu le pédiatre ou l'enseignant. Remettre ce dernier dans un rôle de parent peut faciliter le dialogue.* »

Argent

Au début la position des médias, du gouvernement et des parents sur la grève des enseignants me semblait politiquement myope. Maintenant je la trouve bête, profondément bête. On juge qu'ils sont assez responsables pour pouvoir éduquer les enfants, mais qu'ils ne le sont pas assez pour juger du bien-fondé de leur lutte syndicale. Il y a quelque chose qui cloche, n'est-ce pas ? À moins que... à moins que les autres (le gouvernement, les médias, les parents) pensent que l'argent est plus important que l'éducation. À moins que les enseignants aussi le pensent.

Ignorance

Un monde où les nouvelles générations apprennent des vieilles est un monde de mort. L'ignorance seule est source de vie.

Réveil mécanique

Toujours la même question « Jé té réveille ? ». Il me fait chier. Oui, il me réveille, oui je sais que j'ai

l'examen sur l'épistémologie de la mécanique quantique. La MQ comme il dit. Mon cul ! Putain, je n'aurais pas dû répondre à ce téléphone de merde. Mais c'est mécanique. Incapable de ne pas répondre, comme il sonne... comme quand le gros con mou de la librairie me dit de travailler le dimanche ou Ness... Je m'en fous de l'examen. Je dors encore une heure. Il est seulement huit heures et demie.

— Oui... eeeh... dix heures.

—

— Ouais... non... je lisais sur le lit...

— .

— Mais, je n'ai plus le temps et puis je n'y comprends rien.

—

— Trop intello... Non, j'ai assez lu...

—

— Ciao

Il me fait chier avec ce Heidegger. « Tu t'es rendormie ? » Avec cet air d'étonnement qui me fait chier. Mais... merde ! Je fais ce que je veux. Putain, dix heures. Je n'ai pas lu l'article de Kuhn... Où ai-je mis les notes que j'ai pondues hier ? quel bordel... j'en ai marre de toutes ses conneries... les chocolats pour Jessica, elle aussi, elle m'emmerde... je cours comme une conne, je lui achète ses chocolats préférés et elle n'est pas au rendez-vous... les voilà.

MQ un. *La physique est obligée de dépasser l'intuition pour essayer d'expliquer les phénomènes. Même des concepts très simples comme celui de vitesse et d'accélération sont des concepts assez éloignés de ceux que notre intuition nous donne. Que la vitesse soit un vecteur, que l'accélération soit la dérivée de la vitesse par rapport au temps sont des concepts trop abstraits pour le sens commun. Même la loi de l'inertie qui pourtant semble si simple est moins « naturelle » que ce qu'on pense. Je ne me rappelle même plus ce qu'elle dit, un corps qui se meut, un corps qui se meut... bordel, il va pas me demander ça Si les lois de la physique étaient si intuitives, la physique aurait été bâtie sur des fondations solides bien avant Newton. La physique est obligée de dépasser l'intuition, mais... l'être humain a besoin de l'analogie pour comprendre, pour avoir une compréhension qui dépasse la simple explication discursive. Je n'aime pas « discursive » je préfère rhétorique. Mais s'il est vrai que l'analogie est fondamentale pour comprendre, il est aussi vrai que l'analogie nous lie au passé ce qui rend difficile la compréhension des « vraies » nouveautés. En effet, dans la mécanique quantique on voit très bien que les doubles effets de l'analogie jumelés aux paradigmes cachés paradigmes cachés je ne me rappelle plus où j'ai pris cela des chercheurs (leur idéologie, leurs positions philosophiques implicites, etc.) engendrent des positions théoriques fort différentes parmi les physiciens. À peu près et puis ce questionnaire de prof ne comprend rien.*

MQ deux. *Il est bien connu que le nom des particules élémentaires constituant les protons et les neutrons « quark » est tiré d'un roman de James Joyce. Ce qui l'est peut-être moins, c'est que Joyce et la physique sont liés*

d'une autre manière beaucoup moins agréable. Le secrétaire du comité central du parti communiste de l'URSS, Andrej Jdanov, célèbre pour avoir durement attaqué Joyce comme représentant d'une culture bourgeoise dépravée, n'épargna pas les physiciens qui suivaient l'interprétation de Bohr : « Les régurgitations kantiennes de certains physiciens atomiques modernes bourgeois les ont conduits à des conclusions du genre que les électrons sont doués de 'libre arbitre', à la tentative de décrire la matière comme une espèce de combinaison d'ondes et d'autres expédients diaboliques de ce genre-là. » Politique, philosophie, littérature, physique, tout est mélangé. Normal, car les séparations trop propres laissent toujours des restes intraitables. Cool, celui-ci.

MQ trois. *La mécanique quantique qui semble être une théorie qui lutte contre les dogmatismes a en effet introduit un dogmatisme paradoxal pire que les précédents (ce dogmatisme, nous aimerions l'appeler dogmatisme post-moderne) ça m'amuse écrire nous, il me semble ridiculiser tous les universitaires... Ce « dogmatisme » consiste à disqualifier tout ce qu'on peut dire (ou faire) d'« objectif » ou, pour employer leur terminologie, il considère comme impossible tout « Métarécit ». Mais les grands récits seront toujours possibles et nécessaires tant que l'injustice et l'obscurantisme seront présents dans notre société. J'aurais dû mettre la religion aussi. Peut-être que l'impact le plus important de la mécanique quantique sera de montrer que les choses sont toujours plus compliquées qu'on ne le pense, mais que, comme le berger de Nietzsche, il faut à un certain moment avoir la force d'êtêter le serpent. Ça, j'aime. Ça m'a pris trois heures pour l'écrire, mais j'aime et puis je suis sûre que ça le fait chier... c'est surtout pour ça que je l'aime.*

Et puis, je m'en fous. Aucun intérêt. Et ces cons qui s'en foutent du procès. Moi je ne m'en fous pas, mais, par contre, qu'est-ce que j'en ai à foutre de tout cela. Y a plus de café, ça va mal ce matin... je suis vraiment de mauvais poil... putain, encore le téléphone.

— Ouais..

—

— Je sais...

—

— Ouais

—

— Non... je sais

—

— Ouais.

—

— À la bibliothèque.

Merde ! Il m'a appelée trois fois. Je devrais rater l'examen pour le faire chier. Putain il est midi et demi. Mon agenda... l'examen est à deux heures... Les chocolaaats.... Meeerde... le livre de Feynman tout taché....

Spécialisation

Année 1880, en Russie. C'est l'« x d'une équation inconnue » qui parle à Ivan Karamazov : « *On ne trouve plus de médecins à l'ancienne mode qui traitent toutes les maladies ; maintenant il n'y a plus que les spécialistes.* » Toujours le même « x » — le diable — en parlant des tourments de l'enfer : « (...) *à présent on a de plus en plus recours au système des tortures morales, aux 'remords de conscience' et autres fariboles, C'est à votre 'adoucissement des mœurs' que nous le devons. Et qui en profite ? Seulement ceux qui n'ont pas de conscience.* » Le manque de conscience et la spécialisation vont main dans la main, et pas seulement dans les romans de Dostoïevski.

Deux grands spécialistes des yeux (on dit qu'ils sont les meilleurs à Montréal). Du kératocône le premier, des verres de contact le deuxième.

Le premier : « La greffe de la cornée a un taux de réussite très élevé, plus que le 90 %. À votre âge c'est encore plus facile. Aucun danger. C'est à vous de choisir, mais je vous conseille de vous inscrire sur la liste d'attente. »

Le deuxième : « C'est mieux d'attendre pour la greffe. C'est une opération assez difficile. La guérison est assez longue. C'est vrai que le taux de réussite est élevé, mais il y a des dangers. »

La majorité des généralistes étant irresponsable et la voie, la plus naturelle, qui consiste à se défaire des spécialistes n'étant plus praticable, on n'a pas d'autre choix que de souhaiter des *spécialistes de spécialistes* responsables des liens entre le malade et les spécialistes. Comme ça, avant d'arriver à notre corps on aura trois opérateurs — quatre avec l'omniprésent psy. Mais la spécialisation en médecine n'est qu'un aspect, et peut-être même pas très significatif, d'un monde aux racines en l'air où au lieu de priser l'intelligence on prise la poudre produite par des tordeuses de sornettes.

À propos des tordeuses de sornettes, voici un extrait du dernier bulletin envoyé à tous les enseignants d'une université montréalaise:

La gestion du stress en milieu d'enseignement

L'ère de l'information entraîne des modifications considérables dans le monde de l'enseignement ; capter l'attention des étudiants, stimuler leur intérêt, favoriser leur apprentissage deviennent des tâches de plus en plus complexes. Ces changements peuvent générer un stress supplémentaire chez les enseignants. Comment y faire face de façon créatrice et non destructrice ? Cet atelier propose une réflexion sur ce thème ainsi que l'application de moyens concrets visant à mieux gérer le stress et retrouver l'élan créateur ».

Dans un sottisier si dru, la parole est impuissante.

Concordia

Merci, M. Lowy. Merci pour la leçon d'urbanité, d'intelligence, d'amour de l'université, d'engagement et de culture que vous avez donnée dans la réponse, publiée dans *Le Devoir* du 26 janvier 2000, aux critiques des médias aux décisions de votre Université de « permettre aux étudiants en période d'examens d'assister au sommet parallèle, prévu à Québec en marge du Sommet des Amériques. » Moi, simple étudiante, je n'ai ni vos responsabilités académiques ni votre urbanité et je peux donc me permettre de dire tout haut ce que je pense des réactions des médias. Par exemple de celles d'une petite crétine auteur d'un article dans *Le Devoir* du 24 janvier intitulé « L'étudiant-roi ». Je dis bien une petite crétine, car, en m'appelant étudiante-reine, elle m'autorise à un mépris royal. Notre crétine, aux yeux de nouille à la crème, croit qu'il s'agit d'un problème « de responsabilité des étudiants », qui doivent, j'imagine, mettre au centre de leur vie les examens et donc « L'Université ne rend pas service aux jeunes en banalisant ses propres activités. » L'université pour cette panicule de banalités doit produire des journalistes responsables, des philosophes responsables, des ingénieurs responsables... responsables de quoi ? De leur carrière, probablement. Mais, y a-t-il une responsabilité plus grande, plus digne de respect que celle de ceux qui luttent pour la *res publica* ? Ce Mozart de la connerie essaye même la corde ironique ! Écoutez : « (...) l'établissement pourrait peut-être accorder des crédits aux jeunes qui descendent dans la rue ? Et d'autres aux étudiants qui ont reçu le cours *Désobéissance civile 101* ? » Est-ce que cette andouille chevelue a une idée de ce que représente le Sommet ? Est-ce qu'elle sait qu'on peut déplacer la date des examens et pas celle de cette réunion où on pourrait décider de licencier toutes les andouilles des Rivières ? Je dois admettre qu'elle se reprend légèrement dans le final : « L'université n'a pas à accommoder les étudiants (...) ». Comme vous voyez elle est peut-être nouille, mais pas sadique, car, femme de grande culture (elle a passé tous ses examens le jour prévu), elle emploie « accommoder » dans le sens littéraire de « maltraiter et injurier » ou dans le sens de « apprêter » Je suis d'accord : il ne faut pas apprêter les étudiants comme le poisson.

Merci aux départements, aux professeurs et aux cadres de l'université Concordia qui nous ont montré qu'au Québec il n'y a pas seulement des intellectuels craintifs ou n'ayant que nationalisme ou antinationalisme dans leur triste sacoche. Merci surtout aux étudiants dont la flamme a chauffé quelques cœurs refroidis et qui, en avril, brûlera les vieux buissons épineux pour rendre le *Sommet* plus facilement atteignable. Merci.

Menteur

Si j'invente une nouvelle arme de destruction massive³, comme jadis Nobel, je vais créer une fondation qui attribuera le prix Rajotte à la personne qui aura le plus contribué à faire exploser les lieux communs les plus plats. En tant que grand financier de l'Institut, je me réserve le droit de donner le prix de l'année d'ouverture à celui qui aura convaincu au moins quatre ou cinq mameluks que l'expression « l'école

³ J'y travaille depuis bientôt vingt ans. J'attends ma prochaine année sabbatique pour des tests en Europe (probablement en Belgique ou à Paris) histoire de faire oublier les petits dégâts d'Hiroshima.

ouvre les esprits » est un mensonge que ni Bush, ni Staline, ni Pinocchio, ni l'ange Gabriel, ni Mohamed, ni Bouddha, pour ne citer que quelques grands menteurs, n'auraient jamais osé proférer.

Devoir

Je suis content. Léger, comme vient de dire Louis quand je suis passé devant son bureau. Et pourtant je ne devrais pas. J'avais demandé à un étudiant de me donner un coup de main pour mettre en ordre un site Internet qu'il aurait pu intégrer dans son mémoire. Il a refusé.

« C'est un travail de trop bas niveau. S'il y avait de l'analyse à faire...mais, j'ai un bac !

— Pour moi aussi c'est un travail de « bas niveau ».

— Vous non plus, vous ne devriez pas le faire.

— Mais je dois. »

Je dois et il ne doit pas.

Je suis léger et content parce qu'il m'indique un monde moins rempli d'imbéciles de mon espèce.

Distraction

Le professeur Keith Wesnes a fait une découverte incroyable. Laissons-lui la parole : « *À partir de quarante-cinq ans vous devenez sensiblement plus distrait, vous pouvez (...) prendre plus de temps à vous souvenir du nom d'une personne* ». Incroyable ! personne se n'était jamais aperçu. C'est bouleversant ! Ça va à l'encontre de toutes les idées reçues ! Il est important que l'État finance ce genre de recherches qui permettent à l'homme de, finalement, se connaître !

Nuls

Lorsque vous avez devant vous un étudiant qui n'a rien compris, vous pouvez vous dire qu'il n'a pas étudié, aller chercher le pourquoi et, éventuellement, vous remettre en question. Mais vous pouvez aussi prendre ces résultats comme des indices de la faiblesse de la théorie ou des méthodes de la « science ». Parce qu'il y a des théories qui ne sont pas faites pour être apprises, mais pour que l'on continue dans l'inertie. Parce qu'il y a des méthodes anti-méthodiques. Souvent on oublie que la politique ou la finance ne sont pas les seuls domaines qui abritent des incompetents. La physique, les mathématiques, la philo... en sont pleines. Et la célébrité de l'enseignant n'est pas nécessairement un bon indice de sa compétence. Ce qui est certain, c'est qu'il y a des étudiants nuls. La majorité. Et c'est normal. L'homme n'est pas fait pour étudier. Si vous voulez une confirmation, considérez les experts incompetents d'aujourd'hui qui furent des étudiants. Nuls, souvent.

De Socrate

« Ursula, dis-moi quelque chose sur l'*Apologie de Socrate*, demain j'ai l'oral pour mon Bac.

— Je t'appelle ce soir. »

Je l'ai lue et je ne sais plus si je l'avais déjà lue (ça fait partie de ces œuvres qu'on connaît même si on ne les a jamais lues comme *La mort d'Ivan Ilich*, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, *Des aisselles et des dieux*, *La*

fable des abeilles...). Je l'ai lue et j'ai trouvé Socrate profondément antipathique, discutailleur, raisonneur, hypocrite : un Socrate au maximum de sa forme. Seulement des profs ou des bureaucrates dépravés peuvent faire lire de telles fadaïses à une jeunesse pas encore trop moisie ! Mais, ce n'est pas du contenu que je veux parler, aujourd'hui je suis intéressée au titre et plus précisément au « de » du titre. Quand on me demandait d'expliquer la différence entre « de » subjectif et « de » objectif, j'avais souvent des difficultés à trouver des exemples de l'un ou l'autre, mais, après la lecture de l'*Apologie de Socrate*, je n'ai plus de doutes. J'avais toujours pensé que, dans l'*Apologie*, le « de » voulait dire « pour » (objectif), tandis que je me suis aperçu qu'il veut dire « par » (subjectif). Si on voulait lui donner un titre chiant comme le contenu, étant donné que c'est une apologie « pour » Socrate « par » Socrate, on pourrait la titrer *Apologie de Socrate de Socrate*.

Hasard

Dans un éditorial du Monde on définit « injuste » l'emploi du tirage au sort pour l'accès à l'université. Injuste et absurde, qu'ils écrivent. À qui pense que même les représentants du peuple devraient être choisis par le sort (et j'en suis un), cette attaque des frocards du Monde contre la seule et unique justice, celle du hasard, donne envie de jeter les orties aux frocs. Mais, ne mettons pas les bœufs avant le contenu. Contenu qui, dès les premiers mots, montre que la logique des journalistes (et sa sœur jumelle la connaissance de la langue) n'a pas bien progressé depuis les folliculaires de Flaubert : « Le refus de toute sélection à l'entrée transforme la première année de médecine en un grand gâchis humain. »

Les moins qu'on puisse dire, c'est qu'affirmer que la sélection réalisée par le hasard n'est pas une sélection est un manque de respect pour notre mère Nature qui depuis des millions d'années passe son temps à sélectionner.

On nous dit que « Le tirage au sort, c'est le déni de la méritocratie républicaine » sans ajouter qu'il est aussi le déni de favoritisme républicain, d'injustice républicaine, de copinage républicain, d'abus républicain, d'arbitraire républicain... Après cette liste républicaine, il vaut sans doute la peine de souligner que « républicain » est un qualificatif qui s'accouple avec n'importe quel substantif sans nécessairement en changer la nature.

Péchés

« Dis-moi au moins un péché professoral.

- OoooK. Je vous en dis cinq : surdité, logorrhée, paresse, hargne, paternalisme. Ai-je réussi à mon examen, monsieur le professeur ?
- Parfait.
- Merci, je suis fière de moi. »